

Double jeu

Brrrrr. Mon portable vient de vibrer. Je le sors de ma poche et consulte le message que vient de m'envoyer Christophe, mon petit-ami : « Rdv ce soir à 20h en bas de l'immeuble. Bisous bisous. » Je commence à taper une réponse tout en continuant mon chemin car je ne dois pas rater mon train si je veux être à l'heure chez ma mère. « Ça marche ! A tout à l'h... ». Et là je percute quelque chose ou plutôt quelqu'un.

- Oh pardon ! Je suis désolée, je ne vous avais pas vu... dis-je en m'agenouillant pour ramasser mon portable et les cadeaux qui se sont échappés du sac que je tenais encore il y a quelques secondes.
- Ce n'est rien. Ça arrive. Mais faites attention désormais parce que vous pourriez faire des dégâts ! dit-il avec un grand sourire aux lèvres.
- Je suis confuse, j'étais en train de répondre à un SMS...
- Vous n'avez pas à vous justifier. On vit dans une société où les gens ne font plus attention aux autres, c'est comme ça, ajoute-t-il en rassemblant ses dossiers et en se relevant. Après tout, si j'avais fait attention, j'aurais pu vous éviter aussi !

Je souris, ne sachant pas quoi lui répondre.

- Je m'appelle Paul, dit-il.
- Sophie, enchantée, réponds-je en lui serrant la main qu'il me tend.
- Très bien. Est-ce que cela vous dirait un petit café ?

J'hésite à répondre à cette proposition, ce qu'il doit voir, car il ajoute quelque peu perturbé :

- Ou un thé, un cappuccino ou de l'eau même ?
- Eh bien, le souci est que j'ai un train à prendre et je ne voudrais pas le manquer, vous comprenez ?

A ce moment précis, la voix familière à tous ceux qui ont déjà voyagé en train annonce « Le TGV en provenance de Marseille et à destination de Marne-La-Vallée – Chessy va arriver en gare. Veuillez vous éloigner de la bordure du quai. »

Alors aussitôt, je rassemble mes sacs et m'excuse une dernière fois avant de partir. J'aurais bien aimé partager un moment convivial avec ce beau jeune homme que le hasard a mis sur mon chemin, mais il faut que je parte.

En montant dans le train, après avoir déposé ma valise dans l'emplacement prévu à cet effet, je termine mon message à Christophe et lui envoie. Au final, il aura attendu un quart d'heure après ma réponse.

Je branche mes écouteurs et ferme les yeux : c'est parti pour trois heures de route !

En écoutant la chanson des Corrs qui dit « tu es pardonné, pas oublié », je repense à ce jeune homme, Paul, et j'ai un peu honte : qu'est-ce qu'il pense de moi du coup ? Et soudain, alors que je revois le sourire qu'il avait en me rassurant, une évidence naît en moi : j'ai déjà vu son visage quelque part, mais où ? et quand ?

Je sais...

Six mois plus tôt.

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de ma mère : elle a 49 ans. Alors comme tous les ans, je fais le voyage de Paris jusqu'à Arras (ce qui n'est pas le bout du monde) pour passer la journée avec elle. Dans le train, j'ai emmené le cadeau que je compte lui donner aujourd'hui : un pommier. Ma mère aime la nature et je sais que ça lui fera plaisir. En plus, l'autre jour au téléphone, elle m'a raconté qu'un de mes anciens professeurs avait dit à mon père, lorsque celui-ci lui a dit qu'il n'y avait pas de pommier à la maison, qu'il ne serait plus ami avec lui. C'était ironique, mais je voulais marquer le coup, alors je me suis dit que ce cadeau serait parfait.

Arrivée à la gare d'Arras, j'aperçois mon père qui m'attend sur le quai. Mon sac dans une main et le pommier dans l'autre, j'embrasse mon père que je n'ai pas vu depuis deux mois.

- Comment ça va Papa ?
- Très bien, je suis content de te voir, me répond-il en souriant. On y va ?

On se dirige vers la voiture et mon père me dit, tout fier :

- Tu sais que j'ai réussi à cacher ta visite à Maman !
- C'est vrai ?! Oh c'est chouette ! Merci ! dis-je, tout excitée à l'idée de faire une surprise à ma mère.

Le trajet en voiture jusqu'à la maison est silencieux, comme toujours avec mon père. C'est tellement rare de nos jours, le silence, que j'apprécie.

Arrivés à destination, je descends de la voiture, monte l'escalier qui mène à la porte de la cuisine et entre. Alors j'entends ma mère qui demande « Est-ce que tu as pensé à acheter du pain ? » et je me demande si je dois répondre. Heureusement mon père qui me talonnait a entendu la question et répond positivement. Ma mère approche de la cuisine et, m'étant glissée dans la salle à manger, j'entends mon père lui donner un gâteau acheté à la boulangerie et lui introduire ma présence en disant qu'il a aussi un autre cadeau.

Alors je reviens dans la cuisine et ma mère se met à rire, contente que je sois là. Bon anniversaire Maman !

Après lui avoir fait un câlin et de nombreux bisous, je vais chercher mon cadeau.

- Ce n'est pas grand-chose mais j'ai trouvé que ce serait drôle, alors voilà !

Ça lui a fait très plaisir et mon père a rigolé en lisant l'étiquette attachée au petit arbre.

- La prochaine fois que je le vois, je pourrais lui dire qu'on a un pommier maintenant, a-t-il dit.

J'étais contente d'avoir fait plaisir à mes deux parents en même temps.

Après avoir déjeuné et mangé un morceau du moka ramené par mon père, nous sortons pour voir où planter le pommier. Ma mère trouve une place et je commence à creuser un trou.

En sortant la quatrième ou cinquième pelletée de terre et en la retournant sur le petit tas formé à côté, je vois un petit objet brillant. Je pose la pelle et me penche pour ramasser la chose. En enlevant la terre, je découvre un objet ovale en argent attaché à une longue chaîne : un médaillon. En appuyant sur le bouton en haut, je découvre la photo en noir et blanc d'un jeune homme séduisant avec une fine moustache et en habits militaires. Et là je me rends compte que je viens probablement de découvrir un très vieux bijou.

- Tu ferais peut-être bien d'aller voir un antiquaire. Il pourra sûrement te dire à qui ce médaillon appartient, me suggère ma mère.

Je lui obéis et pars avec la voiture de mon père chez l'antiquaire du coin.

Après un moment de surprise en découvrant l'objet, le vieillard me dit qu'il date des années 1920 et que la photographie contenue doit être celle d'un militaire. Cependant, il est incapable de me dire à quelle famille le bijou appartient. Cela restera donc un mystère.

Ma mère accepte que j'emmène le médaillon chez moi pour essayer d'en savoir plus. Mais l'antiquaire installé à quelques rues de mon immeuble ne peut me donner plus d'informations. Le temps passe et j'oublie l'existence de cet objet mystérieux bien enfoui dans mon tiroir à chaussettes.

C'est lui ! L'homme que je viens de percuter à Lyon ressemble comme deux gouttes d'eau à la photo, à un détail près : il n'a pas de moustache. Mais, si le médaillon date des années 1920, ça ne peut pas être lui, alors qui est-ce ?

Lorsque le train s'arrête en gare de Roissy – Charles de Gaulle, je descends. Ce n'est pas ma destination finale et je suis censée aller voir mes parents, mais je dois absolument retrouver ce médaillon.

J'arrive tout essoufflée à mon appartement et me rue dans ma chambre. Je tâte plusieurs chaussettes et touche quelque chose de dur : le médaillon. Je l'ouvre et j'ai l'impression de voir Paul : ils ont tous les deux le même sourire. En regardant de plus près, j'ai l'impression que la photo est gondolée, alors j'essaie de la retirer de son cadre. Quelle n'est pas ma joie lorsque je découvre en dessous un petit papier plié : je viens peut-être de trouver un élément de réponse.

Je déplie le papier et lis un petit mot : « *Ich liebe dich Caroline. Dein Franck* », ce qui, si mes souvenirs de la langue germanique sont bons, signifie « *Je t'aime Caroline. Ton Franck* ». Cet homme serait donc allemand ! Mais comment cela se fait-il que sa photo et ce mot aient atterris dans le jardin de mes parents ?

J'appelle ma mère pour m'excuser du changement de programme et lui raconter ma découverte.

- Et si tu retournais à Lyon pour essayer de retrouver ce Paul ? Peut-être qu'il connaît l'histoire de ce bijou, qui sait ? me dit-elle.
- Mais je ne connais que son prénom et puis je l'ai rencontré à Part-Dieu, alors peut-être qu'il allait prendre le train pour regagner je ne sais quel coin de la France ! réponds-je désespérée.
- Est-ce qu'il avait des valises avec lui ? Tu m'as parlé de dossiers qu'il a dû ramasser, alors peut-être qu'il travaille dans la gare ou à proximité.

Elle est trop forte ma mère. Je la remercie de l'idée et décide de repartir à Lyon dès demain. Pour l'instant, il est 18h30, alors je mets cette affaire de côté pour me préparer et passer une bonne soirée avec Christophe.

Hier soir, j'ai passé une super soirée avec mon chéri et je n'ai donc pas beaucoup envie de le quitter ce matin. Lorsqu'il se réveille, je suis déjà douchée et habillée et il ne me reste plus qu'à manger quelque chose en vitesse si je veux prendre le premier train pour Lyon. Plus tôt je pars, plus j'ai de chance, et de temps surtout, pour chercher Paul.

- Pourquoi tu es déjà debout à cette heure-ci ? me glisse Christophe en m'embrassant dans le cou.
- Je dois... hésité-je. Je dois aller voir une amie.

Je suis obligée de mentir car Christophe est d'un naturel très jaloux et possessif et je n'ai ni le temps ni l'envie de créer une dispute.

- Et elle t'a donnée rendez-vous aux aurores ? ironise-t-il.

- Non, mais c'est à Lyon que je dois aller, dis-je pour justifier le fait que je sois déjà prête à 6h du matin.
- Et tu n'as pas eu le temps de la voir en une semaine ?
- Euh, non. On s'est croisées à la gare mais je n'avais pas le temps de discuter. Alors je me suis dit que j'allais y retourner aujourd'hui, inventé-je en me disant que ce n'était qu'à moitié faux.
- Et c'est si urgent que ça ? Je veux dire, vous ne pouviez pas vous donner rendez-vous dans une semaine voire un mois ?!
- Excuse-moi mon chéri, je sais que tu n'aimes pas que je parte quand tu viens juste de rentrer d'un séminaire, mais c'est important pour moi, ajouté-je pour le rassurer et le calmer.
- OK, mais moi je vais me recoucher alors, tant pis pour toi ! dit-il comme pour me donner envie de rester.
- Profites-en ! Je t'aime.

Et après un dernier baiser, je pars.

Le trajet jusqu'à Lyon me paraît durer une éternité. Lorsque le train s'arrête, je crois bien que je suis la première à descendre : j'ai une enquête à mener, et si je veux être rentrée ce soir, il faut que je fasse vite.

Je m'assieds sur un banc dans la gare et réfléchis : hier, il était 14h30 environ lorsque je l'ai rencontré et il sortait d'un bar-restaurant. Alors je me lève et me dirige vers ce lieu. Il n'est que 8h30, mais peut-être qu'il vient y boire un café avant d'aller travailler.

Je m'installe au comptoir et commande un cappuccino et, pendant que la mousse se dilue, j'attends de le voir, le regard fixé sur la porte d'entrée. Mais personne qui ressemble à Paul ne vient là. Alors le barman me dit :

- Vous devriez le boire, votre cappuccino, ou il va être froid.
- Oui, vous avez raison. Désolée, mais j'ai un peu la tête ailleurs, confessé-je.
- Qu'est-ce qui vous tracasse ma petite dame ?
- Eh bien, voilà : hier, j'ai rencontré un homme devant votre restaurant et je voudrais le retrouver. Il faut absolument que je lui parle.
- Ah, vous êtes tombée amoureuse de lui ? m'interroge-t-il.
- Non, pas du tout. J'ai simplement des questions à lui poser, dis-je, sentant mes joues s'enflammer.
- Comment s'appelle-t-il ?
- Malheureusement, il m'a seulement dit son prénom : Paul. Il a les cheveux châtain et les yeux bleus, réponds-je sans trop d'espoir.

- Ah oui, c'est vrai, Paul est venu manger hier midi, ça faisait un bon bout de temps qu'il n'était pas venu ! commente-t-il.

Il se tait. Et je me rends compte, grâce à son silence, qu'il vient de me donner une grande source d'espoir de le retrouver.

- Quoi ! Vous le connaissez bien ?
- Il venait souvent avant, mais c'est de plus en plus rare. Mais hier il avait rendez-vous avec un client qui venait de Marseille, alors il était venu le chercher pour l'emmener à son bureau.
- Il travaille où ? Si ce n'est pas indiscret.
- Il est agent immobilier et d'après lui c'était un client très important, de ceux qu'il ne faut pas trop faire attendre, vous voyez ce que je veux dire ! détaille-t-il en m'adressant un clin d'œil.

Je ne m'attendais pas à ce que la demi-heure passée en compagnie du patron du bar soit aussi prolifique en informations.

Je remercie le barman qui m'a donné les coordonnées précises de l'agence de Paul et prends le métro qui m'amène à quelques mètres du but. En passant, le métro lyonnais est quand même beaucoup plus agréable que celui de Paris...

J'entre dans l'immeuble où une secrétaire m'accueille. Avant d'entrer j'ai vu sur la porte le nom des différents agents et je peux donc dire à la dame que je souhaiterais voir Monsieur Duparc.

- Un instant, s'il vous plaît, dit-elle à mon intention. Allo Paul, une certaine Mademoiselle Gottrand souhaiterait vous voir, mais elle n'a pas pris de rendez-vous.

Un blanc.

- Très bien, je la fais monter.

Sans montrer mon soulagement d'être acceptée à l'improviste, je suis la secrétaire jusqu'à l'ascenseur et, grâce à ses instructions, j'arrive jusqu'à l'étage de Paul.

Je frappe à une porte sur laquelle il y a une plaque rectangulaire indiquant « Paul Duparc, agent immobilier ». Pas de réponse. Je pense qu'il ne m'a pas entendue et décide de frapper à nouveau mais je n'en ai pas le temps. La porte s'ouvre sur l'homme que j'ai malencontreusement percuté il y a moins de vingt-quatre heures.

- Bonjour Mademoiselle Go... Sophie ! dit-il surpris.
- Bonjour Paul.
- Je vous manque déjà ou vous venez encore vous excuser, blague-t-il. Entrez, entrez.

J'obéis volontiers.

- Aujourd'hui vous avez sûrement le temps pour un petit café ?

- Ce n'est pas de refus, réponds-je bien que je n'en aie pas besoin après le cappuccino de tout à l'heure.
- Comment avez-vous réussi à me retrouver ? Cela m'intrigue un peu, avoue-t-il.
- Eh bien, comme vous l'avez certainement compris hier quand je suis partie, je suis rentrée chez moi à Paris et il fallait que je vous parle. Alors j'ai décidé de revenir ici aujourd'hui pour essayer de vous retrouver et je n'avais pas beaucoup d'espoir jusqu'à ce que je discute avec le barman du restaurant devant lequel nous nous sommes, entre guillemets, rencontrés. C'est lui qui m'a donné vos coordonnées, expliqué-je.

Après m'avoir raconté quelques anecdotes sur Michel, son ami barman, il me demande la raison de ma présence dans son bureau. Je lui explique donc l'histoire du médaillon et l'intérêt qu'il a réveillé la veille. Il ne connaît pas l'existence de ce bijou et ne sait pas non plus si sa famille est d'origine allemande ou non.

Alors je sors l'objet de mon sac à main au cas où le fait de le voir de ses propres yeux et de le toucher lui rappellerait des souvenirs. Quand il l'ouvre, il sourit, mais ce n'est pas le même sourire qu'hier, c'est plutôt un sourire gêné.

- C'est vrai qu'il me ressemble, commente-t-il en caressant l'objet.
- Je dirais plutôt que vous lui ressemblez. Il s'agit d'un objet des années 1920 et la photo en noir et blanc qu'il contient montre qu'elle a été prise il y a longtemps. Vous pouvez regarder le mot en dessous de la photo si vous voulez.

Il retire la photo, lit le papier et reste fixé sur le dos de la photo.

- Il y a une date, là : 1938. Cette photo date d'avant la seconde guerre mondiale.

Encore un indice.

- Si cette photo date de 1938, cet homme aurait aujourd'hui à peu près l'âge de mon grand-père paternel. Or le père de mon père est français et il s'appelle Henri...
- Et votre grand-père maternel ? demandé-je intriguée.
- Je ne l'ai jamais connu et ma mère non plus : elle a été abandonnée à la naissance en 1945. Il est donc impossible de trouver quoi que ce soit de ce côté-là malheureusement.
- Je suis navrée, dis-je mal à l'aise.

Tous mes espoirs sont anéantis par cette nouvelle. Mais je me dis que cela doit être pire pour Paul qui ne saura jamais si cet homme qui lui ressemble tant était son grand-père.

Je prends les coordonnées personnelles de Paul au cas où je trouverais quelque chose d'intéressant plus tard et je me lève pour partir.

- Merci quand même d'avoir fait le déplacement exprès pour ça. Ça aurait été super d'en apprendre plus sur cet homme, mais il faut croire qu'il tenait à rester inconnu, conclut-il en me faisant la bise. A une prochaine fois peut-être !
- Avec plaisir ! Au revoir.

Et je quitte son bureau puis l'agence. Il est 10h30 et je n'ai plus rien à faire ici. Pourtant il faut que je trouve une solution car Christophe ne m'attend pas avant ce soir et risque de trouver ça louche que je rentre en début d'après-midi.

J'allume mon portable pour regarder sur Internet où je pourrais aller pour m'occuper. Il y a un message vocal de ma mère : « Coucou ma puce, je n'ai pas très bien dormi cette nuit alors j'ai réfléchi à ton histoire de soldat et je me suis rappelée que mon père avait des photos de la troupe dans laquelle il était, à la guerre, et aussi de certains groupes d'Allemands. Qui sait si on ne trouverait pas ton Franck ?! Rappelle-moi vite. Bisous. » Elle a l'air enthousiaste, mais je n'y crois plus beaucoup. Je la rappelle quand même, lui raconte mon entrevue avec Paul et décide de reprendre le train pour Arras (comme c'était initialement prévu hier).

Aujourd'hui c'est elle qui est là pour m'accueillir sur le quai, chose exceptionnelle. Elle est tout excitée à l'idée d'enquêter parmi les photos de son père.

Arrivées à la maison, j'attends assise à la table de la salle à manger pendant que ma mère monte dans le grenier chercher une caisse pleine de poussière sur laquelle il est écrit « Georges Desmarais ». En ouvrant la caisse, on découvre des tas de choses : des photos de mon grand-père en militaire, des lettres reçues pendant la guerre, des uniformes usés et troués, des gourdes et des photos derrière lesquelles il est écrit « les Boches » en grand et « Photographies ramassées dans la sacoche d'un soldat mort » en plus petit ; et l'idée que mon Papi Georges ait fouillé un mort me répugne.

Nous examinons les quatre photos trouvées en gardant à côté le médaillon ouvert. Mais cela ne sert à rien, il n'est nulle part.

- Ça te dirait de lire les correspondances de mes parents pendant la guerre ? me propose ma mère pour essayer de me remonter le moral.
- Je n'ai pas trop la tête à ça...
- Je vais quand même aller chercher le carton dans lequel sont rangées les affaires de Maman, dit-elle. On peut y jeter un œil si tu veux.

Pendant qu'elle va au grenier, je me dis que j'ai bien envie d'abandonner mes recherches. Après tout, c'est sûr que cet homme n'est pas mon grand-père, et si je n'avais pas rencontré Paul par manque d'attention, je n'aurais certainement jamais repensé au médaillon secret.

J'entends ma mère descendre l'escalier lentement et me lève pour aller l'aider. Elle porte un très gros et lourd carton qui attise ma curiosité. En l'ouvrant, nous découvrons des photos de sa famille, ses frères jumeaux morts en bas âge, ses petites sœurs, ses parents et quelques photos de ma mère, sa fille unique ; mais pas de lettres.

Un petit et épais livre retient mon attention : c'est le journal intime de ma grand-mère.

- Tiens, je ne savais pas qu'elle écrivait un journal, remarque ma mère en le prenant.
Tu crois que je peux le lire ?
- Tu sais, si elle l'a écrit, c'est qu'elle ne voulait pas que ces souvenirs disparaissent avec elle, je pense, réponds-je.

Alors elle pose le journal à part et continue de farfouiller dans le carton. L'horloge sonne 17h30. Cela fait déjà trois heures et demie que je suis là et il est temps que je reparte pour Paris.

Sur le trajet, je m'assoupis. Ces deux jours ont été très éprouvants pour moi et une bonne nuit de sommeil me fera du bien.

A 18h45, je rentre à mon appartement. Christophe est devant la télé et il regarde une de ces émissions de télé-réalité qui me font horreur. J'ai l'impression qu'il m'en veut de l'avoir abandonné ce matin car il ne me répond pas lorsque je lui dis bonjour. Cette journée n'a servi à rien et elle est la cause du froid qui règne entre mon petit-ami et moi ce soir...

Plus d'une semaine s'écoule pendant laquelle je décide d'oublier ces deux jours, ma rencontre avec Paul, le médaillon, le mensonge à Christophe comme si j'avais quelque chose à me reprocher, mon aller-retour à Lyon pour en savoir plus sur Paul... Il n'y a plus d'espoir de toute façon.

Dring dring. Le téléphone sonne. Je me tourne dans mon lit pour répondre.

- Allo, chevroté-je encore endormie.
- Bonjour ma chérie, excuse-moi de t'appeler de si bonne heure, mais j'ai quelque chose de très intéressant à te montrer, introduit une voix féminine.

Qu'est-ce que ça peut-être ? Il s'agit forcément de quelque chose d'important pour que ma mère me réveille à 7h00 un samedi.

- C'est à propos de Paul !
- De Paul ?! répété-je, étonnée.
- Tu pourrais venir ce week-end ou non, pour qu'on en parle de vive voix ? me demande-t-elle.
- Euh, je ne sais pas. Tu sais, j'ai abandonné l'idée de trouver quelque chose, hésité-je.

Ma mère finit par me convaincre et je décide de prendre un train cet après-midi et de rester sur Arras jusque demain soir. Avant de partir, Christophe me demande :

- C'est qui Paul ?

Je me doutais bien qu'il avait entendu ma réaction au téléphone, mais comme il n'en parlait pas, je n'ai pas pensé à lui expliquer.

- C'est quelqu'un que j'ai croisé à Lyon, il est sympa et Maman pense avoir trouvé des infos sur lui. Je t'expliquerai demain soir, dis-je en l'embrassant avant de partir.

Dans le train je me demande ce que ma mère peut bien avoir trouvé d'intéressant...

- Lis à partir d'ici, m'indique ma mère alors que nous sommes assises dans le canapé, le journal intime de Mamie Josie entre ses mains.

J'obéis.

« 3 septembre 1944 : Aujourd'hui j'ai aidé un beau militaire allemand qui voulait de l'eau. Je ne connaissais pas sa nationalité avant, mais quand il m'a dit « Danke schön », j'ai compris et c'est ce qui m'a attirée. J'ai revu Franck plusieurs fois ce mois-là et j'en suis tombée amoureuse. Papa aurait dit que c'était idiot et dangereux dans ce contexte de guerre s'il l'avait su, c'est pour ça que je l'ai gardé pour moi. Je crois qu'il m'aime aussi. Nous rigolons bien, en cachette dans la grange lorsqu'il fait nuit noire. Les jours où il est sur le front j'ai peur pour lui : et s'il ne pouvait pas revenir me voir ?

1^{er} octobre 1944 : Cette nuit, nous avons dormi ensemble... Franck est en permission, alors nous passons la plupart des journées ensemble dans la grange (Papa s'est fait mal au dos et reste à la maison, alors c'est moi qui dois nourrir les bêtes). Je lui ai parlé de mes craintes qu'il se fasse tuer sur le champ de bataille, alors il m'a consolée. Je ne regrette rien.

2 octobre 1944 : Il m'a offert un médaillon avec sa photo en habit militaire : qu'est-ce qu'il est beau ! Derrière la photo, il a glissé un petit bout de papier sur lequel il m'a écrit qu'il m'aime en allemand (je lui ai dit que je m'appelle Caroline parce que je n'aime pas beaucoup Josie, et je n'ai pas vraiment menti puisque c'est mon deuxième prénom) et j'ai caché son cadeau dans une boîte en carton dans ma chambre.

12 novembre 1944 : Cela fait un mois que je n'ai plus de nouvelles de l'homme que j'aime... Cette après-midi, Papa et moi sommes allés en ville et j'ai vu une pancarte avec les noms des soldats morts la semaine passée : il y avait un certain Franck Müller. Alors je me suis mise à pleurer et Papa n'a pas compris. Je viens d'avoir vingt ans et je suis déjà veuve en quelque sorte... »

- Tu peux passer au 31 janvier 1945, me conseille ma mère.

Ce que je fais.

« Maman m'a dit ce matin lorsque je suis sortie du bain que j'avais grossi. Pourtant nous n'avons pas plus à manger qu'avant ! En y réfléchissant, je dois être enceinte. J'en ai parlé à Maman et elle m'a dit de ne le dire à personne d'autre, surtout quand elle a su que le père était un soldat allemand mort. J'ai bien vu que Maman a honte de moi. Aussi j'ai décidé que lorsque j'aurais donné naissance à mon enfant, je partirai.

Ma petite Jacqueline est née le 28 juin 1945 : elle est belle et ressemble à la photographie dans le médaillon qui ne me quitte plus. Le lendemain, j'ai rassemblé le peu d'affaires qui m'appartiennent et ai quitté la maison pendant que mes parents nourrissaient les bêtes. Sur la route, j'ai pris une décision des plus graves : j'ai abandonné mon nourrisson devant la porte du presbytère avec ce mot « Je vous confie ma petite Jacqueline. Prenez soin d'elle. Que Dieu la bénisse. » Puis j'ai continué ma route jusqu'à Arras où habite une grand-tante. »

J'arrête de lire, submergée par toutes ces informations, que je n'aurais jamais soupçonnées.

- Ensuite elle a rencontré mon père et vingt ans après avoir donné naissance à Jacqueline, elle m'a eue, moi, résume ma mère. Et je sais que la grand-tante de Maman habitait tout près d'ici. Donc tout colle !
- C'est incroyable ! soufflé-je. Ça voudrait dire que tu as une demi-sœur quelque part ?!
- Et je crois bien que cette demi-sœur n'est personne d'autre que la mère de Paul...

J'appelle Paul à son appartement pour lui demander de monter sur Arras demain. Il me répond que oui, « bien content d'avoir déjà de mes nouvelles » comme il a dit.

Cette nuit, je finis de lire le journal de « Caroline » et découvre qu'elle a beaucoup souffert d'avoir abandonné son premier enfant (même si c'était mieux ainsi, comme elle l'écrira au moment de sa rencontre avec Papi Georges) et que son plus grand regret a été de ne jamais avoir su ce que sa fille était devenue.

Lorsque Paul entre dans la maison de mes parents, ma mère est déjà émue de découvrir son potentiel neveu, et je suis fière de mon cousin, toujours aussi séduisant.

Nous expliquons ce que nous avons découvert et lui posons des questions à propos de sa mère : son prénom, sa date de naissance. Il nous montre une photo d'elle avec un bébé dans les bras :

- Elle m'a eu à 40 ans et elle a toujours dit que c'était sûrement le traumatisme de son abandon en bas âge qui était la source de ses difficultés, raconte-t-il. Ça va lui faire un choc d'apprendre qu'elle a une sœur. Et une nièce aussi ! ajoute-t-il en me faisant un clin d'œil.

Alors je me lève pour lui montrer le journal de sa grand-mère. Au fond, il y a une enveloppe scellée sur laquelle il est écrit « A mes filles Jacqueline et Martine ». Nous l'ouvrons et la lisons ensemble :

« Si vous lisez cette lettre, c'est que vous avez découvert les lourds secrets qui ont jalonné ma vie. Sachez que je regrette du plus profond de mon cœur si je vous ai blessées ou fait souffrir, mais je garde l'espoir que vous me pardonneriez un jour.

Jacqueline et Martine, vous avez été ma joie et j'espère que vous avez eu cette chance aussi de devenir mère au moment où vous lisez ceci.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre maman Josie-Caroline.

PS : si vous ne l'avez pas encore trouvé, le médaillon auquel je fais référence dans mon journal est enterré dans le jardin de la maison à Arras. Je l'y ai mis quelques années après avoir rencontré Georges. »

Voilà comment s'achèvent toutes ces péripéties. Paul connaît davantage ses grands-parents (tout comme moi) et va en parler à sa mère. Tandis que moi, je vais rentrer à Paris pour raconter tout ça à mon chéri et le rassurer sur ma relation avec Paul dont il a entendu parler rapidement et qui se trouve être mon cousin.

C'est incroyable tous les secrets qu'un petit bijou comme ce médaillon peut contenir quand même !